

L'institution autrement

L'institution autrement

DU MÊME AUTEUR :

El sentido prohibido
La palabra en los grupos terapéuticos
Editorial Fundamentos, Madrid, 1982

Clínica psicoanalítica
De la clínica a la cura, del grupo a la ética del sujeto
CIMOP, Madrid, 1990

Propos sur l'institution
Bordeaux, 1991

La fonction cadre
Vers une éthique de l'engagement
(avec Laurence Gautier)
SUNFOREP, Bordeaux, 1992

Devenir psychanalyste
Les formations de l'inconscient
(Collectif) Éditions Denoël,
Coll. « L'espace analytique », Paris, 1996

Lacan en castellano
Tránsito razonado por algunas voces
(avec José-Miguel Marinas)
Quipú Ediciones, Madrid, 1996

Le Duende, jouer sa vie
De l'impossible du sujet au sujet de l'impossible
Gemme éditions, Paris, 1998

Hacerse psicoanalista
Las formaciones de lo inconsciente
(colectivo)
Alianza Editorial, Madrid, 1999

DU MÊME AUTEUR :

El sentido prohibido
La palabra en los grupos terapéuticos
Editorial Fundamentos, Madrid, 1982

Clínica psicoanalítica
De la clínica a la cura, del grupo a la ética del sujeto
CIMOP, Madrid, 1990

Propos sur l'institution
Bordeaux, 1991

La fonction cadre
Vers une éthique de l'engagement
(avec Laurence Gautier)
SUNFOREP, Bordeaux, 1992

Devenir psychanalyste
Les formations de l'inconscient
(Collectif) Éditions Denoël,
Coll. « L'espace analytique », Paris, 1996

Lacan en castellano
Tránsito razonado por algunas voces
(avec José-Miguel Marinas)
Quipú Ediciones, Madrid, 1996

Le Duende, jouer sa vie
De l'impossible du sujet au sujet de l'impossible
Gemme éditions, Paris, 1998

Hacerse psicoanalista
Las formaciones de lo inconsciente
(colectivo)
Alianza Editorial, Madrid, 1999

Ignacio Gárate-Martínez

L'institution autrement

Pour une clinique du travail social

Préface de Ginette Michaud

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'é' with a horizontal line through its middle, followed by the word 'éditions' in a small, vertical font, and then the lowercase letters 'rès' in a larger, bold font.

Ignacio Gárate-Martínez

L'institution autrement

Pour une clinique du travail social

Préface de Ginette Michaud

The logo for Érès editions, featuring a stylized lowercase 'é' with a horizontal line through it, followed by 'rès' in a bold sans-serif font, and the word 'éditions' in a smaller font stacked vertically to the left of 'rès'.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2098-7
Première édition © Éditions érès 1998
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2098-7
Première édition © Éditions érès 1998
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

PRÉFACE, <i>par Ginette Michaud</i>	9
INTRODUCTION	15
LES MACHINES À RÉÉDUCER	19

PREMIÈRE PARTIE

COMPRENDRE L'INSTITUTION AUTREMENT

1. L'HONNEUR ET L'IDIOT.....	31
2. POUR UNE ÉTHIQUE DE L'INSTITUTION.....	41
3. ACTION SOCIALE, INSTITUTION ET SECRET PROFESSIONNEL.....	51
4. ÉTHIQUE ET INSTITUTIONS, ENCORE... ..	65
5. LOI ET INSTITUTION	
La question d'une symbolique commune.....	75
6. PAROLE D'EXPERT, PAROLE DE MÉDIATION	
L'obscénité du dire, la pudeur de l'écrit.....	87

DEUXIÈME PARTIE

PÉDAGOGIE DE L'INCLUSION DU TIERS

7. DE LA PROJECTION AU PROJET.....	107
------------------------------------	-----

Table des matières

PRÉFACE, <i>par Ginette Michaud</i>	9
INTRODUCTION	15
LES MACHINES À RÉÉDUCER	19

PREMIÈRE PARTIE

COMPRENDRE L'INSTITUTION AUTREMENT

1. L'HONNEUR ET L'IDIOT.....	31
2. POUR UNE ÉTHIQUE DE L'INSTITUTION.....	41
3. ACTION SOCIALE, INSTITUTION ET SECRET PROFESSIONNEL.....	51
4. ÉTHIQUE ET INSTITUTIONS, ENCORE... ..	65
5. LOI ET INSTITUTION	
La question d'une symbolique commune.....	75
6. PAROLE D'EXPERT, PAROLE DE MÉDIATION	
L'obscénité du dire, la pudeur de l'écrit.....	87

DEUXIÈME PARTIE

PÉDAGOGIE DE L'INCLUSION DU TIERS

7. DE LA PROJECTION AU PROJET.....	107
------------------------------------	-----

8. LE CONCEPT D'AIDE DANS LA SITUATION D'APPRENTISSAGE	
Distances éthiques entre l'aide et la décision	115
9. À LA RECHERCHE D'UNE MISSION	
Désir de formation et formation du désir.....	123
10. PÉDAGOGIE ET FORMATION	
La notion de <i>processus</i>	133
11. L'ÉDUCATION ARTISTIQUE	
L'adolescent et l'ouverture	143
BIBLIOGRAPHIE	165

8. LE CONCEPT D'AIDE DANS LA SITUATION D'APPRENTISSAGE	
Distances éthiques entre l'aide et la décision	115
9. À LA RECHERCHE D'UNE MISSION	
Désir de formation et formation du désir.....	123
10. PÉDAGOGIE ET FORMATION	
La notion de <i>processus</i>	133
11. L'ÉDUCATION ARTISTIQUE	
L'adolescent et l'ouverture	143
BIBLIOGRAPHIE	165

*Il vainquit l'Animosité, non par la vigueur du corps,
non par la puissance des armes ;
c'est par la parole qu'il eut raison de celui qui châtiait,
en rappelant les serments faits aux Pères et les alliances.
Alors que déjà par monceaux les morts étaient tombés les uns sur les autres,
il s'interposa, arrêta la Colère, et lui barra le chemin des vivants.
(Sagesse 18)*

*A Maud Mammoni et à Joël Dor
dont la complicité me manque
et l'enthousiasme...*

*Il vainquit l'Animosité, non par la vigueur du corps,
non par la puissance des armes ;
c'est par la parole qu'il eut raison de celui qui châtiait,
en rappelant les serments faits aux Pères et les alliances.
Alors que déjà par monceaux les morts étaient tombés les uns sur les autres,
il s'interposa, arrêta la Colère, et lui barra le chemin des vivants.
(Sagesse 18)*

*A Maud Mammoni et à Joël Dor
dont la complicité me manque
et l'enthousiasme...*

Préface

Devant le risque de déconfiture de la psychanalyse face à l'envahissement de la neurobiologie et des technosciences du comportement humain, l'articulation entre le sujet et le monde social, mise à mal dans les dernières années du XX^e siècle, est maintenue sur le devant de la scène par les derniers humanistes de notre Europe pensante.

Nombreux acteurs « psy », écrivains, hommes politiques – moins nombreux, il faut bien le dire – se mobilisent au secours de l'institution, dernier rempart de la créativité humaine devant les attaques de la réduction du sujet à ses manifestations objectivées.

Quel régal de lire la fable de Roy Levis « Pourquoi j'ai mangé mon père » (1994), développant comment, dès la fin du pléistocène, la culture humaniste avait à défendre les premières institutions et avait maille à partir, déjà, avec l'utilisation, « à fin de pouvoir », des premières découvertes de la technologie.

Édouard, le héros de la fable, est situé à l'exacte place de « l'instituant », créateur d'institutions, ainsi que le décrivait déjà Deleuze dans les années 1950, pour assurer l'articulation entre l'instinct et la culture dans son petit texte « Instinct et institutions » (1957).

« Pourquoi j'ai mangé mon père » ! Lisez tous ce petit bijou traduit par Vercors pour y rire des efforts qu'il faut faire afin de tenir sa fonction d'instituant contre les demeurés de l'évolution du miocène et les golden boys prêts à confisquer, pour garder une place de pouvoir, l'importance de leurs découvertes. Chaque acteur social,

Préface

Devant le risque de déconfiture de la psychanalyse face à l'envahissement de la neurobiologie et des technosciences du comportement humain, l'articulation entre le sujet et le monde social, mise à mal dans les dernières années du XX^e siècle, est maintenue sur le devant de la scène par les derniers humanistes de notre Europe pensante.

Nombreux acteurs « psy », écrivains, hommes politiques – moins nombreux, il faut bien le dire – se mobilisent au secours de l'institution, dernier rempart de la créativité humaine devant les attaques de la réduction du sujet à ses manifestations objectivées.

Quel régal de lire la fable de Roy Levis « Pourquoi j'ai mangé mon père » (1994), développant comment, dès la fin du pléistocène, la culture humaniste avait à défendre les premières institutions et avait maille à partir, déjà, avec l'utilisation, « à fin de pouvoir », des premières découvertes de la technologie.

Édouard, le héros de la fable, est situé à l'exacte place de « l'instituant », créateur d'institutions, ainsi que le décrivait déjà Deleuze dans les années 1950, pour assurer l'articulation entre l'instinct et la culture dans son petit texte « Instinct et institutions » (1957).

« Pourquoi j'ai mangé mon père » ! Lisez tous ce petit bijou traduit par Vercors pour y rire des efforts qu'il faut faire afin de tenir sa fonction d'instituant contre les demeurés de l'évolution du miocène et les golden boys prêts à confisquer, pour garder une place de pouvoir, l'importance de leurs découvertes. Chaque acteur social,

pour peu qu'il soit honnête comme tu l'es Ignacio, peut s'y reconnaître, d'où qu'il lise ce texte.

Voilà, Ignacio, pour cette préface de ton livre, j'ai choisi de te parler plutôt que de parler de toi car ton livre parle pour toi de la plus belle manière. Les lecteurs participeront donc de cette adresse par laquelle je pourrai sans doute parler plus vrai, car je n'ai jamais fait de préface d'aucun livre. C'est un grand signe d'amitié de me l'avoir demandé et aussi une marque de mon amitié pour toi d'avoir accepté de la faire. Il est juste que cette amitié soit sensible au lecteur. Je dis donc cela en passant parmi les choses que j'ai à te dire.

Ce qui pousse les institutionalistes à s'occuper de l'institution, ce n'est pas l'institution. Elle, on s'en fiche. Tu es bien d'accord ? La preuve en est que le terme même est l'objet de toutes les controverses. Doit-elle être confondue avec « l'établissement » (Tosquelles), avec « l'institué » (Lobrot), le « pratico-inerte » (Sartre, Oury) ou la « structure de services » (ton terme à toi), ou encore avec d'autres concepts ?

L'institution est le résultat, flash momentané, pérennisé par le temps, pris dans une superstructure dont on ne peut percevoir la durée et qui pourrait seulement être abordée par un modèle thomiste. Attention, quand je dis thomiste, je pense au mathématicien René Thom, alors que, toi, tu fais référence à saint Thomas. Je l'ai bien repéré dans ton texte, et cela est normal car, homme de foi, tu as une culture religieuse plus grande que la mienne.

Donc l'institution, sous forme de structure ou d'organisation, ce n'est pas cela qui compte. Comme le réel, elle est impossible, jamais atteinte, toujours à renouveler, rebut, déchet, scorie. Bref, on l'aura compris, ce qui compte, c'est ce qu'il y a « avant » et « pendant » car, dès qu'elle est mise en place, l'institution, prise ainsi, est irrémédiablement « après ». Reste du désir instituant du fondateur, de « l'instituant », elle cesse sauf cas précis d'être l'objet de ce désir, l'occasion de la poussée instituante. Sa seule sauvegarde est le soutien de ce désir par la participation des « autres du projet », comme tu les cernes si bien, qui peuvent la maintenir un temps dans la satisfaction de l'acte accompli de l'institué. Et c'est là où les théoriciens de l'institution se rencontrent, c'est la possibilité, au-delà de l'institution, de se réserver de l'espace pour que cette poussée instituante se déploie, support du désir fondateur, support du projet que ce désir entraîne par définition, s'il en est un.

pour peu qu'il soit honnête comme tu l'es Ignacio, peut s'y reconnaître, d'où qu'il lise ce texte.

Voilà, Ignacio, pour cette préface de ton livre, j'ai choisi de te parler plutôt que de parler de toi car ton livre parle pour toi de la plus belle manière. Les lecteurs participeront donc de cette adresse par laquelle je pourrai sans doute parler plus vrai, car je n'ai jamais fait de préface d'aucun livre. C'est un grand signe d'amitié de me l'avoir demandé et aussi une marque de mon amitié pour toi d'avoir accepté de la faire. Il est juste que cette amitié soit sensible au lecteur. Je dis donc cela en passant parmi les choses que j'ai à te dire.

Ce qui pousse les institutionalistes à s'occuper de l'institution, ce n'est pas l'institution. Elle, on s'en fiche. Tu es bien d'accord ? La preuve en est que le terme même est l'objet de toutes les controverses. Doit-elle être confondue avec « l'établissement » (Tosquelles), avec « l'institué » (Lobrot), le « pratico-inerte » (Sartre, Oury) ou la « structure de services » (ton terme à toi), ou encore avec d'autres concepts ?

L'institution est le résultat, flash momentané, pérennisé par le temps, pris dans une superstructure dont on ne peut percevoir la durée et qui pourrait seulement être abordée par un modèle thomiste. Attention, quand je dis thomiste, je pense au mathématicien René Thom, alors que, toi, tu fais référence à saint Thomas. Je l'ai bien repéré dans ton texte, et cela est normal car, homme de foi, tu as une culture religieuse plus grande que la mienne.

Donc l'institution, sous forme de structure ou d'organisation, ce n'est pas cela qui compte. Comme le réel, elle est impossible, jamais atteinte, toujours à renouveler, rebut, déchet, scorie. Bref, on l'aura compris, ce qui compte, c'est ce qu'il y a « avant » et « pendant » car, dès qu'elle est mise en place, l'institution, prise ainsi, est irrémédiablement « après ». Reste du désir instituant du fondateur, de « l'instituant », elle cesse sauf cas précis d'être l'objet de ce désir, l'occasion de la poussée instituante. Sa seule sauvegarde est le soutien de ce désir par la participation des « autres du projet », comme tu les cernes si bien, qui peuvent la maintenir un temps dans la satisfaction de l'acte accompli de l'institué. Et c'est là où les théoriciens de l'institution se rencontrent, c'est la possibilité, au-delà de l'institution, de se réserver de l'espace pour que cette poussée instituante se déploie, support du désir fondateur, support du projet que ce désir entraîne par définition, s'il en est un.

Alors, « poussée instituante », « projet fondateur », « instituant », « institutionnalisation », tous ces termes actifs se rencontrent, ramenés à des cultures diversifiées, des projets et des backgrounds culturels particuliers. Je te sais gré de les développer dans ton livre, ils sont indispensables dans l'actualité de la recherche institutionnelle et rassemblent des démarches éparses. En cela, je te reconnais bien pour un « homme d'institution », parmi quelques autres que je connais, que ce concept rassemble.

Car ce qui compte, c'est l'acte d'instituer, le mouvement d'institutionnalisation, ce qui pousse, tire, organise les demandes, désire, impulse, à partir de l'institution existante. Ce qui est important, c'est ce qui dit, formule, énonce, que, là où ça s'arrête, c'est la mort, c'est l'inertie institutionnelle qui souligne que là où la vie s'en est allée, il n'y a plus d'espoir ni de désir, que le projet s'est figé dans un pratico-inerte étouffant et immobilisateur.

Ce qui compte, c'est l'acte d'instituer. Et ce qui nous rassemble, les uns et les autres, c'est de penser que c'est cela l'important, et c'est cette pensée qui nous donne la force de lutter contre l'inertie d'où qu'elle sourde et par où qu'elle passe. Il faut pour cela être vigilant, comme tu le dis sous toutes sortes de formes dans ton livre.

Il faut donc, dans un projet (mise en forme des demandes, comme je l'écrivais il y a près de quarante-cinq ans, souviens-toi, tu étais petit), « surveiller » pour qu'il se maintienne, « veiller sur », surveiller pour que ne se ferme pas l'espace du « recours », de la « médiation », espace où la liberté existe encore pour subvertir et inventer entre la transgression et la loi, comme tu le développes si bien. Et justement.

Subvertir, dis-tu ?

Et l'institution ?... On s'en bat. Il est trop tard pour elle. Elle n'avait qu'à pas se prendre les pieds dans l'institué. Tout ça manque de grâce, comme tu le dis. Et pour toi on voit bien que manquer de grâce, c'est un péché. Encore heureux si cela n'est pas obscène. Ô combien je souscris à ta définition de l'obscénité et combien est précieux pour le travail institutionnel ton rappel des rapports entre l'obscénité et la transgression, entre la pudeur, la médiation et la symbolisation.

Ainsi, grâce à ton souci pour le processus instituant, en viens-tu, au gré des chapitres, à attirer l'attention sur l'éthique de l'institution, terme peu fréquenté habituellement que tu lies avec la

Alors, « poussée instituante », « projet fondateur », « instituant », « institutionnalisation », tous ces termes actifs se rencontrent, ramenés à des cultures diversifiées, des projets et des backgrounds culturels particuliers. Je te sais gré de les développer dans ton livre, ils sont indispensables dans l'actualité de la recherche institutionnelle et rassemblent des démarches éparses. En cela, je te reconnais bien pour un « homme d'institution », parmi quelques autres que je connais, que ce concept rassemble.

Car ce qui compte, c'est l'acte d'instituer, le mouvement d'institutionnalisation, ce qui pousse, tire, organise les demandes, désire, impulse, à partir de l'institution existante. Ce qui est important, c'est ce qui dit, formule, énonce, que, là où ça s'arrête, c'est la mort, c'est l'inertie institutionnelle qui souligne que là où la vie s'en est allée, il n'y a plus d'espoir ni de désir, que le projet s'est figé dans un pratico-inerte étouffant et immobilisateur.

Ce qui compte, c'est l'acte d'instituer. Et ce qui nous rassemble, les uns et les autres, c'est de penser que c'est cela l'important, et c'est cette pensée qui nous donne la force de lutter contre l'inertie d'où qu'elle sourde et par où qu'elle passe. Il faut pour cela être vigilant, comme tu le dis sous toutes sortes de formes dans ton livre.

Il faut donc, dans un projet (mise en forme des demandes, comme je l'écrivais il y a près de quarante-cinq ans, souviens-toi, tu étais petit), « surveiller » pour qu'il se maintienne, « veiller sur », surveiller pour que ne se ferme pas l'espace du « recours », de la « médiation », espace où la liberté existe encore pour subvertir et inventer entre la transgression et la loi, comme tu le développes si bien. Et justement.

Subvertir, dis-tu ?

Et l'institution ?... On s'en bat. Il est trop tard pour elle. Elle n'avait qu'à pas se prendre les pieds dans l'institué. Tout ça manque de grâce, comme tu le dis. Et pour toi on voit bien que manquer de grâce, c'est un péché. Encore heureux si cela n'est pas obscène. Ô combien je souscris à ta définition de l'obscénité et combien est précieux pour le travail institutionnel ton rappel des rapports entre l'obscénité et la transgression, entre la pudeur, la médiation et la symbolisation.

Ainsi, grâce à ton souci pour le processus instituant, en viens-tu, au gré des chapitres, à attirer l'attention sur l'éthique de l'institution, terme peu fréquenté habituellement que tu lies avec la

notion, si importante au plan institutionnel, d'« espace », espace de liberté, espace de circulation (Tosquelles, Oury). Tu dis que le mouvement instituant autant que l'éthique dépend de cet espace :

« Le mouvement instituant dépend donc d'un projet pluriel qui assume la séparation des espaces et la radicalité de leur différence. »

Puis plus loin :

« L'éthique de l'institution peut se vivre à travers les espaces où chacun exerce sa fonction et où la liberté de parole est garantie. »

Grâce à ta réflexion, tu en viens à donner tes propres repères, argumentés par une réflexion sur la morale, la loi, le désir, le secret qui te permet de caractériser la structure comme régie par les lois sociales et l'institution par celles du sujet, mettant derechef la structure du côté de l'institué et l'institution du côté du sujet et de son désir. Je ne peux qu'être d'accord avec tes propositions qui ouvrent cependant un vaste champ de recherches et de discussions.

Je voudrais dire à tes lecteurs combien ils ont à apprendre de ta réflexion à partir de ta pratique du travail social et de formation, combien cette réflexion est riche de concepts à explorer, d'ouvertures et surtout d'illustrations et d'exemples.

Cela est important. Lorsqu'on parle d'institution, on se retrouve le plus souvent avec des expériences proches, souvent des expériences dans les situations de soin, car les théorisations institutionnelles les plus pointues viennent de cet horizon, que la formation psychanalytique a contribué à enrichir. Nous le savons bien, nous sommes tous deux psychanalystes. Plus rarement, la réflexion provient de situations d'apprentissage, de travail social ou de formation. Tu nous donnes la possibilité d'élargir notre champ de recherches et nous permets de repérer comment la pensée institutionnelle peut se nourrir de cette diversité. Alors, on retrouve les incidences possiblement « rassembleuses » que nous ouvrent la théorie psychanalytique et la recherche qu'elle permet de développer dans le champ de la pratique institutionnelle. Cette recherche a son histoire, elle aussi. La richesse sur le plan de la recherche institutionnelle des années 1950, le fléchissement du courant institutionnaliste des années 1970, le renouveau actuel, ces vagues de l'histoire dues aux courants politiques ou technologiques sont à explorer. Ton travail, ainsi que celui de nombreux praticiens actuellement, se place dans un moment de cette histoire que tous nous devrions

notion, si importante au plan institutionnel, d'« espace », espace de liberté, espace de circulation (Tosquelles, Oury). Tu dis que le mouvement instituant autant que l'éthique dépend de cet espace :

« Le mouvement instituant dépend donc d'un projet pluriel qui assume la séparation des espaces et la radicalité de leur différence. »

Puis plus loin :

« L'éthique de l'institution peut se vivre à travers les espaces où chacun exerce sa fonction et où la liberté de parole est garantie. »

Grâce à ta réflexion, tu en viens à donner tes propres repères, argumentés par une réflexion sur la morale, la loi, le désir, le secret qui te permet de caractériser la structure comme régie par les lois sociales et l'institution par celles du sujet, mettant derechef la structure du côté de l'institué et l'institution du côté du sujet et de son désir. Je ne peux qu'être d'accord avec tes propositions qui ouvrent cependant un vaste champ de recherches et de discussions.

Je voudrais dire à tes lecteurs combien ils ont à apprendre de ta réflexion à partir de ta pratique du travail social et de formation, combien cette réflexion est riche de concepts à explorer, d'ouvertures et surtout d'illustrations et d'exemples.

Cela est important. Lorsqu'on parle d'institution, on se retrouve le plus souvent avec des expériences proches, souvent des expériences dans les situations de soin, car les théorisations institutionnelles les plus pointues viennent de cet horizon, que la formation psychanalytique a contribué à enrichir. Nous le savons bien, nous sommes tous deux psychanalystes. Plus rarement, la réflexion provient de situations d'apprentissage, de travail social ou de formation. Tu nous donnes la possibilité d'élargir notre champ de recherches et nous permets de repérer comment la pensée institutionnelle peut se nourrir de cette diversité. Alors, on retrouve les incidences possiblement « rassembleuses » que nous ouvrent la théorie psychanalytique et la recherche qu'elle permet de développer dans le champ de la pratique institutionnelle. Cette recherche a son histoire, elle aussi. La richesse sur le plan de la recherche institutionnelle des années 1950, le fléchissement du courant institutionnaliste des années 1970, le renouveau actuel, ces vagues de l'histoire dues aux courants politiques ou technologiques sont à explorer. Ton travail, ainsi que celui de nombreux praticiens actuellement, se place dans un moment de cette histoire que tous nous devrions

connaître pour mieux le situer. Cette histoire, faut-il la rappeler après toi ? Je suis toujours tentée de le faire dès que cette opportunité se profile. C'est une manie et je dois me surveiller.

En effet, pour l'occasion, c'est inutile. Les réflexions que cette question t'inspire, tu entames ton livre en les exprimant. Après la parole que tu donnes à Ibrahim, Sekou, Jojo et Ali qui t'embarquent d'emblée dans l'obligation de la diversité, tu te charges d'embarquer à ton tour ton lecteur. Je lui laisse le plaisir de te suivre sur ton chemin.

Ginette Michaud

connaître pour mieux le situer. Cette histoire, faut-il la rappeler après toi ? Je suis toujours tentée de le faire dès que cette opportunité se profile. C'est une manie et je dois me surveiller.

En effet, pour l'occasion, c'est inutile. Les réflexions que cette question t'inspire, tu entames ton livre en les exprimant. Après la parole que tu donnes à Ibrahim, Sekou, Jojo et Ali qui t'embarquent d'emblée dans l'obligation de la diversité, tu te charges d'embarquer à ton tour ton lecteur. Je lui laisse le plaisir de te suivre sur ton chemin.

Ginette Michaud

Introduction

J'ai toujours rêvé de liberté. Sans connaître ses limites ni craindre de me perdre en ses rivages, je gardais, adolescent, un souvenir nostalgique et précis de mes déambulations infantiles dans les places et les rues d'une ville sans peur, avec des frontières nettes, et suffisamment ancienne pour être bourgeoise sans paraître vulgaire : je suis né à Burgos.

Adolescent, à Madrid, soumis aux exigences d'une scolarité sans attrait et forcé par mon père à suivre des leçons d'une langue anglaise qui me paraissait exotique, je bâtissais durant le parcours qui me conduisait à l'École centrale de langues des fantaisies où mon père m'accordait la liberté sans que j'eusse à faire l'effort de la conquérir par la parole d'abord, puis par la consistance de mon indépendance.

J'avais 17 ans, dans l'équivalent espagnol de la terminale, lorsque, sans trop savoir comment, sans pouvoir aujourd'hui faire mémoire des émotions qui m'y ont conduit, j'ai chuté dans le monde à travers une fugue¹.

C'est par ce biais que je me suis retrouvé en France, Bordeaux étant le plus grand des hasards, et le chemin le plus court depuis Madrid. J'étais mineur, sans ressources et sans papiers qui me permettent de séjourner dans le pays au-delà du tourisme, et c'est donc seul que j'ai dû apprendre la différence

1. Cf. le chapitre 3 et notamment la note 1 à propos de la fugue comme chute dans le monde.

Introduction

J'ai toujours rêvé de liberté. Sans connaître ses limites ni craindre de me perdre en ses rivages, je gardais, adolescent, un souvenir nostalgique et précis de mes déambulations infantiles dans les places et les rues d'une ville sans peur, avec des frontières nettes, et suffisamment ancienne pour être bourgeoise sans paraître vulgaire : je suis né à Burgos.

Adolescent, à Madrid, soumis aux exigences d'une scolarité sans attrait et forcé par mon père à suivre des leçons d'une langue anglaise qui me paraissait exotique, je bâtissais durant le parcours qui me conduisait à l'École centrale de langues des fantaisies où mon père m'accordait la liberté sans que j'eusse à faire l'effort de la conquérir par la parole d'abord, puis par la consistance de mon indépendance.

J'avais 17 ans, dans l'équivalent espagnol de la terminale, lorsque, sans trop savoir comment, sans pouvoir aujourd'hui faire mémoire des émotions qui m'y ont conduit, j'ai chuté dans le monde à travers une fugue¹.

C'est par ce biais que je me suis retrouvé en France, Bordeaux étant le plus grand des hasards, et le chemin le plus court depuis Madrid. J'étais mineur, sans ressources et sans papiers qui me permettent de séjourner dans le pays au-delà du tourisme, et c'est donc seul que j'ai dû apprendre la différence

1. Cf. le chapitre 3 et notamment la note 1 à propos de la fugue comme chute dans le monde.

entre la *liberté* rêvée et l'*indépendance* subie pour construire mon autonomie.

Bien des années plus tard, alors que je découvrais l'écriture de Lacan, je n'ai pas eu de mal à saisir combien il avait raison d'affirmer, dans ses « Propos sur la causalité psychique », que « l'être de l'homme, non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme la limite de sa liberté ».

J'arrivai à Bordeaux en 1971², et j'entamai un parcours de clandestin, tantôt travaillant au noir, tantôt sans travail ni domicile fixe, tantôt enfin étudiant universitaire sans le bac, profitant du secours d'une tente pour camper à Talence dans les bois proches du CNRS. Lorsque j'avais assez d'argent, je payais ma place dans le lit d'un hôtel de marchand de sommeil, lorsque je n'en avais pas, je dormais au centre d'accueil de nuit du passage Leydet, profitant de sa douche excellente et craintif du vol de mes papiers que je protégeais dans la rêche intimité du pyjama qu'ils nous prêtaient. Certains soirs, j'ai dû dormir dans la rue, sous l'auvent d'une église ; un jour, j'ai rencontré deux éducateurs, amis d'un prêtre du *Solar Espagnol*, qui, voyant que je ne savais pas où dormir, m'ont conduit dans un foyer qui m'a admis pour une nuit. Il y avait cinq autres jeunes gens qui dormaient dans la chambre : ce fut ma première rencontre avec le travail social, j'en ai eu très peur. J'ai songé toute la nuit que ces deux éducateurs, inquiets de ma sécurité, de mon bien-être, voire de mon Bien, pouvaient faire en sorte de me priver de mon indépendance pour mieux me secourir et me permettre d'accéder à l'autonomie sous la conduite d'éducateurs spécialisés. Je n'ai presque pas dormi cette nuit et n'ai jamais oublié cette expérience qui m'accompagne dans l'ensemble de ma réflexion théorique.

Trois ans après, titulaire d'un diplôme d'animateur socio-culturel, j'étais engagé comme moniteur-éducateur dans un foyer pour jeunes cas sociaux. J'avais été docker, peintre en bâtiment, vagabond ramassant des pièces jaunes dans la rue en sortant à l'aube du centre d'accueil ; je chantais toujours le soir dans les restaurants et les cabarets³ et je devais apprendre l'accompa-

2. Cf. le chapitre 1.

3. J'allais le faire jusqu'à la fin de mon analyse – ce qui allait me permettre de la payer.

entre la *liberté* rêvée et l'*indépendance* subie pour construire mon autonomie.

Bien des années plus tard, alors que je découvrais l'écriture de Lacan, je n'ai pas eu de mal à saisir combien il avait raison d'affirmer, dans ses « Propos sur la causalité psychique », que « l'être de l'homme, non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme la limite de sa liberté ».

J'arrivai à Bordeaux en 1971², et j'entamai un parcours de clandestin, tantôt travaillant au noir, tantôt sans travail ni domicile fixe, tantôt enfin étudiant universitaire sans le bac, profitant du secours d'une tente pour camper à Talence dans les bois proches du CNRS. Lorsque j'avais assez d'argent, je payais ma place dans le lit d'un hôtel de marchand de sommeil, lorsque je n'en avais pas, je dormais au centre d'accueil de nuit du passage Leydet, profitant de sa douche excellente et craintif du vol de mes papiers que je protégeais dans la rêche intimité du pyjama qu'ils nous prêtaient. Certains soirs, j'ai dû dormir dans la rue, sous l'auvent d'une église ; un jour, j'ai rencontré deux éducateurs, amis d'un prêtre du *Solar Espagnol*, qui, voyant que je ne savais pas où dormir, m'ont conduit dans un foyer qui m'a admis pour une nuit. Il y avait cinq autres jeunes gens qui dormaient dans la chambre : ce fut ma première rencontre avec le travail social, j'en ai eu très peur. J'ai songé toute la nuit que ces deux éducateurs, inquiets de ma sécurité, de mon bien-être, voire de mon Bien, pouvaient faire en sorte de me priver de mon indépendance pour mieux me secourir et me permettre d'accéder à l'autonomie sous la conduite d'éducateurs spécialisés. Je n'ai presque pas dormi cette nuit et n'ai jamais oublié cette expérience qui m'accompagne dans l'ensemble de ma réflexion théorique.

Trois ans après, titulaire d'un diplôme d'animateur socio-culturel, j'étais engagé comme moniteur-éducateur dans un foyer pour jeunes cas sociaux. J'avais été docker, peintre en bâtiment, vagabond ramassant des pièces jaunes dans la rue en sortant à l'aube du centre d'accueil ; je chantais toujours le soir dans les restaurants et les cabarets³ et je devais apprendre l'accompa-

2. Cf. le chapitre 1.

3. J'allais le faire jusqu'à la fin de mon analyse – ce qui allait me permettre de la payer.

gnement vers l'autonomie d'adolescents touchés dans leur être intime, sans connaître la mienne.

Ce livre ne peut être qu'un immense hommage à tout ce qu'ils m'ont appris, même lorsque, un an après, licencié du foyer pour dépenses excessives durant l'été en nourriture et réparation des chambres, je fus engagé dans un club d'éducation populaire pour m'occuper de jeunes hommes et de jeunes femmes, parfois au bord de la délinquance, afin d'assurer la tranquillité des habitants de cette banlieue.

C'est pour mieux comprendre la nature de leur blessure que j'ai repris des études en sciences de l'éducation, et c'est quand ils m'ont « tabassé » une nuit en faisant appel à une bande d'une autre ville, furieux que je les quitte pour étudier, que j'ai commencé une analyse qui se faisait attendre tant elle me faisait peur. C'est grâce au droit que j'ai pris de m'immiscer dans leurs lieux les plus intimes que j'ai décidé de faire une thèse, alors que je ne savais pas encore que le but et la découverte essentielle de celle-ci consisteraient à introduire dans le champ de l'institution, éducative ou pédagogique, cet espace pour la parole des usagers⁴ qui pourrait, s'il était garanti, leur donner une parole de sujets et subvertir en même temps le projet de l'institution.

Lorsque, à la fin de mon analyse, j'ai compris les limites de la liberté, lorsque j'ai enfin éprouvé la joie que donne l'amour lorsqu'il ne vise pas l'aliénation de l'autre au nom de son bien⁵, j'ai désiré rendre aux usagers, dont j'avais tout appris, la monnaie qu'était leur parole quand ils me la confiaient. J'ai voulu théoriser mon expérience, réfléchir aux enjeux d'une institution lorsque le désir y reste présent, lorsqu'il souffle pour habiter la créativité des praticiens (qu'ils soient éducateurs, rééducateurs, psychologues, médecins ou directeurs).

J'ai voulu séparer pour les usagers la *scène* et le *monde pur* où les plonge la fugue⁶ ; pour les praticiens la *loi* que fonde une *symbolique commune* et l'*espace de créativité* dont ils peuvent être

4. Voir le schéma de l'institution que je propose dans le chapitre 5.

5. Voir dans le chapitre 10 le point 6 intitulé « L'embarras », à propos de la formule thomiste qui définit l'amour.

6. Qu'elle soit comme la mienne, « territoriale », ou, comme dans le délire, « idéale ».

gnement vers l'autonomie d'adolescents touchés dans leur être intime, sans connaître la mienne.

Ce livre ne peut être qu'un immense hommage à tout ce qu'ils m'ont appris, même lorsque, un an après, licencié du foyer pour dépenses excessives durant l'été en nourriture et réparation des chambres, je fus engagé dans un club d'éducation populaire pour m'occuper de jeunes hommes et de jeunes femmes, parfois au bord de la délinquance, afin d'assurer la tranquillité des habitants de cette banlieue.

C'est pour mieux comprendre la nature de leur blessure que j'ai repris des études en sciences de l'éducation, et c'est quand ils m'ont « tabassé » une nuit en faisant appel à une bande d'une autre ville, furieux que je les quitte pour étudier, que j'ai commencé une analyse qui se faisait attendre tant elle me faisait peur. C'est grâce au droit que j'ai pris de m'immiscer dans leurs lieux les plus intimes que j'ai décidé de faire une thèse, alors que je ne savais pas encore que le but et la découverte essentielle de celle-ci consisteraient à introduire dans le champ de l'institution, éducative ou pédagogique, cet espace pour la parole des usagers⁴ qui pourrait, s'il était garanti, leur donner une parole de sujets et subvertir en même temps le projet de l'institution.

Lorsque, à la fin de mon analyse, j'ai compris les limites de la liberté, lorsque j'ai enfin éprouvé la joie que donne l'amour lorsqu'il ne vise pas l'aliénation de l'autre au nom de son bien⁵, j'ai désiré rendre aux usagers, dont j'avais tout appris, la monnaie qu'était leur parole quand ils me la confiaient. J'ai voulu théoriser mon expérience, réfléchir aux enjeux d'une institution lorsque le désir y reste présent, lorsqu'il souffle pour habiter la créativité des praticiens (qu'ils soient éducateurs, rééducateurs, psychologues, médecins ou directeurs).

J'ai voulu séparer pour les usagers la *scène* et le *monde pur* où les plonge la fugue⁶ ; pour les praticiens la *loi* que fonde une *symbolique commune* et l'*espace de créativité* dont ils peuvent être

4. Voir le schéma de l'institution que je propose dans le chapitre 5.

5. Voir dans le chapitre 10 le point 6 intitulé « L'embarras », à propos de la formule thomiste qui définit l'amour.

6. Qu'elle soit comme la mienne, « territoriale », ou, comme dans le délire, « idéale ».

les sujets. Dans le champ de la pédagogie aussi, j'ai tenté de situer la place du sujet dans l'apprentissage, du sujet en position d'usager, mais en position de formateur également.

C'est en allant à la rencontre des travailleurs sociaux que j'ai construit l'ensemble de ces chapitres, en prenant le risque des redites, en plaçant la théorie comme une tentative de dire l'expérience subjective, en la mettant à distance du vécu⁷.

Car, en fin de compte, ce livre n'est rien d'autre qu'une affirmation constante, à travers ses multiples facettes : il n'y a pas d'homme condamné, le désir est présent dans toutes les actions humaines, et tout changement, quel qu'il soit, n'intervient que grâce à la structure de l'amour, à condition d'y séparer les espaces d'exercice et de l'inscrire dans le champ de la Loi⁸.

Ce livre est un hommage aussi aux travailleurs sociaux qui m'ont confié leur parole à travers des supervisions individuelles ou en groupe, qui se sont risqués à dire leur désir biaisé, parfois grippé dans leur pratique, sans peur du jugement ou du préjugement sur leur être, tant ils aimaient la possibilité de leur acte.

C'est par respect pour eux que je n'ai pas truffé les chapitres de vignettes cliniques : si j'affirme qu'il leur appartient de fonder, par leur parole et leurs écrits, la clinique du travail social, il ne m'incombe pas, devenu psychanalyste depuis plus de vingt ans, de leur apprendre quoi que ce soit sur leur acte.

Ce livre veut être, en somme, un outil de lecture pour une clinique du travail social.

7. Voir le préambule et le chapitre 3.

8. Loi du désir à entendre dans l'interdit de l'inceste.

les sujets. Dans le champ de la pédagogie aussi, j'ai tenté de situer la place du sujet dans l'apprentissage, du sujet en position d'usager, mais en position de formateur également.

C'est en allant à la rencontre des travailleurs sociaux que j'ai construit l'ensemble de ces chapitres, en prenant le risque des redites, en plaçant la théorie comme une tentative de dire l'expérience subjective, en la mettant à distance du vécu⁷.

Car, en fin de compte, ce livre n'est rien d'autre qu'une affirmation constante, à travers ses multiples facettes : il n'y a pas d'homme condamné, le désir est présent dans toutes les actions humaines, et tout changement, quel qu'il soit, n'intervient que grâce à la structure de l'amour, à condition d'y séparer les espaces d'exercice et de l'inscrire dans le champ de la Loi⁸.

Ce livre est un hommage aussi aux travailleurs sociaux qui m'ont confié leur parole à travers des supervisions individuelles ou en groupe, qui se sont risqués à dire leur désir biaisé, parfois grippé dans leur pratique, sans peur du jugement ou du préjugement sur leur être, tant ils aimaient la possibilité de leur acte.

C'est par respect pour eux que je n'ai pas truffé les chapitres de vignettes cliniques : si j'affirme qu'il leur appartient de fonder, par leur parole et leurs écrits, la clinique du travail social, il ne m'incombe pas, devenu psychanalyste depuis plus de vingt ans, de leur apprendre quoi que ce soit sur leur acte.

Ce livre veut être, en somme, un outil de lecture pour une clinique du travail social.

7. Voir le préambule et le chapitre 3.

8. Loi du désir à entendre dans l'interdit de l'inceste.

Les machines à rééduquer

À la fin des années 1970, la vérité était, pour beaucoup de jeunes étudiants en « sciences humaines », une vertu universelle ; la seule qu'ils acceptaient de revendiquer, à condition de la sortir de l'universel pour lui adjoindre un mot bien singulier : le désir. La vérité du désir : ce pari pouvait faire visée et passion ; passion pour cette vertu que l'on nommait vérité du désir.

C'était complexe. À être inconscient, le désir déguisait sa vérité dans des discours. Et savoir discerner les pièges – de l'universitaire, ou de cette manière d'histrionisme qui déguisait parfois l'obsession de l'hystérique, ou encore de la tyrannie d'un maître qui ferait de sa jouissance loi pour les autres – passait par l'expérience d'une psychanalyse, et le questionnement des séminaires, et la lecture de textes – si nombreux à l'époque –, et le rapport à une pratique professionnelle pas toujours évidente.

Pour ceux qui débutaient une pratique dans le champ social de l'accompagnement – hygiène mentale ou travail social, formation ou réformation –, le refus de « guérir pour normaliser¹ » ralliait comme une bannière. Les expériences dites marginales constituaient un idéal auquel nous adhérions comme à un front du refus.

1. Voir la revue *Autrement*, intitulée : « Guérir pour normaliser, l'arsenal thérapeutique pour rectifier les comportements », n° 4, 1^{er} trimestre 1976.

Les machines à rééduquer

À la fin des années 1970, la vérité était, pour beaucoup de jeunes étudiants en « sciences humaines », une vertu universelle ; la seule qu'ils acceptaient de revendiquer, à condition de la sortir de l'universel pour lui adjoindre un mot bien singulier : le désir. La vérité du désir : ce pari pouvait faire visée et passion ; passion pour cette vertu que l'on nommait vérité du désir.

C'était complexe. À être inconscient, le désir déguisait sa vérité dans des discours. Et savoir discerner les pièges – de l'universitaire, ou de cette manière d'histrionisme qui déguisait parfois l'obsession de l'hystérique, ou encore de la tyrannie d'un maître qui ferait de sa jouissance loi pour les autres – passait par l'expérience d'une psychanalyse, et le questionnement des séminaires, et la lecture de textes – si nombreux à l'époque –, et le rapport à une pratique professionnelle pas toujours évidente.

Pour ceux qui débutaient une pratique dans le champ social de l'accompagnement – hygiène mentale ou travail social, formation ou réformation –, le refus de « guérir pour normaliser¹ » ralliait comme une bannière. Les expériences dites marginales constituaient un idéal auquel nous adhérions comme à un front du refus.

1. Voir la revue *Autrement*, intitulée : « Guérir pour normaliser, l'arsenal thérapeutique pour rectifier les comportements », n° 4, 1^{er} trimestre 1976.

Nous savions que le pragmatisme américain avait produit des « machines à rectifier² » qui nous faisaient horreur, et nous voulions opposer à ce conditionnement aux effluves de goulag un rapport à la parole qui conduise à l'avènement de sujets. À l'évidence, notre conviction pouvait être taxée d'idéologie, alors que l'objectivité des machines ouvrait à un beau champ d'expérimentation par le biais des statistiques.

En 1965, des chercheurs tchèques avaient apporté au traitement comportementaliste une amélioration décisive pour la mesure scientifique des résultats :

« La méthode est fondée sur les changements de volume du pénis pendant que le patient regarde des images d'objets potentiellement érotiques projetées sur l'écran. En l'occurrence, des hommes, des femmes et des enfants des deux sexes, photographiés nus... Quiconque désire adopter cette méthode se heurte aux problèmes de fabrication d'un transducteur étanche des changements volumiques du pénis, adaptable à un pléthysmographe mécanique...³ »

Un peu moins de trente années après cette « découverte », *Le nouvel observateur* du 11-17 novembre 1993 (Couderc) nous la ramène du Canada ; la description ne cherche plus la dérision :

« En compagnie du psychiatre, puis au cours de thérapie de groupe, il verbalise ses difficultés. On le conduit alors au laboratoire de pléthysmographie. Dans une petite pièce séparée du médecin par une baie vitrée, barrée de rideaux, il enfile un anneau autour de son pénis, qui est destiné à mesurer l'ampleur de son érection. Deux manettes qu'il tient dans chaque main quantifient son stress et sa colère. L'exercice débute par un film porno de quelques minutes. Puis, on lui montre des diapositives d'une petite fille nue et d'un petit garçon, avec viol, puis relation homosexuelle. Enfin un accouplement normal homme-femme. »

Ce que la revue *Autrement* présentait, en 1976, pour décrire l'horreur de la normalisation et du conditionnement, autrement

2. Voir Jean Querzola, « Les machines à rectifier », *ibid.*, p. 111-114. À propos du traitement de l'homosexualité par la méthode dite de « l'aversion ».

3. *Ibid.*, p. 119. Citation extraite de l'article de Freund, Sedlacek et Knob, « A simple transducer for mechanical plethysmography of the male genital », *J. of the Experimental Analysis of Behavior*, 1965, 8, p. 169.

Nous savions que le pragmatisme américain avait produit des « machines à rectifier² » qui nous faisaient horreur, et nous voulions opposer à ce conditionnement aux effluves de goulag un rapport à la parole qui conduise à l'avènement de sujets. À l'évidence, notre conviction pouvait être taxée d'idéologie, alors que l'objectivité des machines ouvrait à un beau champ d'expérimentation par le biais des statistiques.

En 1965, des chercheurs tchèques avaient apporté au traitement comportementaliste une amélioration décisive pour la mesure scientifique des résultats :

« La méthode est fondée sur les changements de volume du pénis pendant que le patient regarde des images d'objets potentiellement érotiques projetées sur l'écran. En l'occurrence, des hommes, des femmes et des enfants des deux sexes, photographiés nus... Quiconque désire adopter cette méthode se heurte aux problèmes de fabrication d'un transducteur étanche des changements volumiques du pénis, adaptable à un pléthysmographe mécanique...³ »

Un peu moins de trente années après cette « découverte », *Le nouvel observateur* du 11-17 novembre 1993 (Couderc) nous la ramène du Canada ; la description ne cherche plus la dérision :

« En compagnie du psychiatre, puis au cours de thérapie de groupe, il verbalise ses difficultés. On le conduit alors au laboratoire de pléthysmographie. Dans une petite pièce séparée du médecin par une baie vitrée, barrée de rideaux, il enfile un anneau autour de son pénis, qui est destiné à mesurer l'ampleur de son érection. Deux manettes qu'il tient dans chaque main quantifient son stress et sa colère. L'exercice débute par un film porno de quelques minutes. Puis, on lui montre des diapositives d'une petite fille nue et d'un petit garçon, avec viol, puis relation homosexuelle. Enfin un accouplement normal homme-femme. »

Ce que la revue *Autrement* présentait, en 1976, pour décrire l'horreur de la normalisation et du conditionnement, autrement

2. Voir Jean Querzola, « Les machines à rectifier », *ibid.*, p. 111-114. À propos du traitement de l'homosexualité par la méthode dite de « l'aversion ».

3. *Ibid.*, p. 119. Citation extraite de l'article de Freund, Sedlacek et Knob, « A simple transducer for mechanical plethysmography of the male genital », *J. of the Experimental Analysis of Behavior*, 1965, 8, p. 169.

Sous la direction de Frédéric de Rivoyre et de Marion Lévy

PSYCHANALYSE ET MALAISE SOCIAL

Désir du lien ?

La honte de soi entraîne un effondrement narcissique qui déchire en mille morceaux, comme un éparpillement, le regard, le désir de l'autre. Créer des liens dans ces circonstances particulières, c'est aussi pousser la porte de la honte, où l'intime est mis à mal, détruit, oublié. C'est s'engager avec quelqu'un qui ne demande plus rien, qui a rompu tout lien d'appartenance, de tendresse, de soin, c'est accueillir du mal de vivre. Par son regard, sa voix, sa présence, son désir, le psychanalyste donne du corps à cette rencontre.

2001, ISBN : 2-86586-954-7, 13,5 x 21, 136 pages, 15 €

Anne-Marie Bernard, Josette Demmou, Véronica Gargan, Michèle Girardet, Geneviève Jolicœur, Charlotte Périé

LA RELATION D'AIDE EN SERVICE SOCIAL

Dans cet ouvrage, fruit de longues années de travail, les auteurs ont eu à cœur de communiquer leur expérience et d'insister sur la relation d'aide qui leur semble définir l'essence de leur travail. A partir de situations concrètes, elles montrent comment l'empathie, l'écoute, la reconnaissance des affects, la prise en compte du potentiel, le respect des défenses contribuent à renforcer les capacités des personnes à s'organiser. A la fois guide méthodologique et analyse des pratiques, cet ouvrage constitue un véritable outil de formation professionnelle.

2002, ISBN : 2-86586-972-5, 13,5 x 21, 176 pages, 19 €

Philippe Chavaroche

TRAVAILLER EN MAS

L'éducatif et le thérapeutique au quotidien

Cet ouvrage offre une présentation détaillée et organisée de l'accompagnement des personnes lourdement handicapées dans les MAS. Il en explore les axes éducatifs et thérapeutiques dans la vie quotidienne et dans les activités. Écrit de manière claire et pédagogique, il donne une description et des explications pratiques et concrètes des modes de prises en charge, accompagnées d'illustrations cliniques. Le rôle des différents professionnels y est clairement identifié, en particulier celui des AMP, souvent dévalorisé par rapport aux métiers jugés plus « nobles », comme éducateurs, thérapeutes.

2002, ISBN : 2-7492-0093-8, 11,5 x 17,5, 200 pages, 13 €

Sous la direction de Frédéric de Rivoyre et de Marion Lévy

PSYCHANALYSE ET MALAISE SOCIAL

Désir du lien ?

La honte de soi entraîne un effondrement narcissique qui déchire en mille morceaux, comme un éparpillement, le regard, le désir de l'autre. Créer des liens dans ces circonstances particulières, c'est aussi pousser la porte de la honte, où l'intime est mis à mal, détruit, oublié. C'est s'engager avec quelqu'un qui ne demande plus rien, qui a rompu tout lien d'appartenance, de tendresse, de soin, c'est accueillir du mal de vivre. Par son regard, sa voix, sa présence, son désir, le psychanalyste donne du corps à cette rencontre.

2001, ISBN : 2-86586-954-7, 13,5 x 21, 136 pages, 15 €

Anne-Marie Bernard, Josette Demmou, Véronica Gargan, Michèle Girardet, Geneviève Jolicœur, Charlotte Périé

LA RELATION D'AIDE EN SERVICE SOCIAL

Dans cet ouvrage, fruit de longues années de travail, les auteurs ont eu à cœur de communiquer leur expérience et d'insister sur la relation d'aide qui leur semble définir l'essence de leur travail. A partir de situations concrètes, elles montrent comment l'empathie, l'écoute, la reconnaissance des affects, la prise en compte du potentiel, le respect des défenses contribuent à renforcer les capacités des personnes à s'organiser. A la fois guide méthodologique et analyse des pratiques, cet ouvrage constitue un véritable outil de formation professionnelle.

2002, ISBN : 2-86586-972-5, 13,5 x 21, 176 pages, 19 €

Philippe Chavaroche

TRAVAILLER EN MAS

L'éducatif et le thérapeutique au quotidien

Cet ouvrage offre une présentation détaillée et organisée de l'accompagnement des personnes lourdement handicapées dans les MAS. Il en explore les axes éducatifs et thérapeutiques dans la vie quotidienne et dans les activités. Écrit de manière claire et pédagogique, il donne une description et des explications pratiques et concrètes des modes de prises en charge, accompagnées d'illustrations cliniques. Le rôle des différents professionnels y est clairement identifié, en particulier celui des AMP, souvent dévalorisé par rapport aux métiers jugés plus « nobles », comme éducateurs, thérapeutes.

2002, ISBN : 2-7492-0093-8, 11,5 x 17,5, 200 pages, 13 €

